



PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

Oui, mesdames, on porte des robes montantes, et votre incertitude sur ce sujet, témoignée d'une manière toute aimable dans votre correspondance anonyme, nous fait apprécier quel est l'avantage de laisser quelque chose à désirer aux femmes, lorsqu'on peut en espérer des reproches si gracieux. On porte donc des robes montantes, surtout à la cam-



pagne; elles sont faites en guimpe, en canezout, et presque toujours à corsages unis. Les guimpes sont boutonnées, agrafées ou lacées par derrière. Quelques-unes, en étoffes unies, ont le devant coupé en biais; d'autres ont des plis marqués et piqués sous la gorge. Les épaulettes toujours extrêmement basses, et les plis des manches retenus par une petite ganse au piqué à un pouce de l'entournure. Avec ces corsages, on ne porte guère qu'une rache de tulle autour du cou. Ceux faits en canezouts sont souvent détachés du jupon. Poignets très-has et manchettes.

Les *manches orientales*, dont nous avons donné le modèle dans notre dernier numéro, ont été portées par des dames de la plus haute société : elles sont d'un genre tout-à-fait comme il faut, mais peu susceptibles, nous pensons, d'être adoptées par les petites femmes. Le bouton qui retient la manche à l'endroit du poignet est extrêmement gracieux. L'ambassadrice de ***, qui a adopté ce genre de redingote, avait fait placer, au lieu de ces boutons, deux superbes émeraudes.

— On voit de charmantes capotes en rubans cousus; ceux en gaze de deux couleurs, tels que blanc et rose, ou bleu et blanc, placés alternativement et entourés d'une haute blonde, sont d'une élégance parfaite.

— Sur des chapeaux en paille de riz, on pose des bouquets de petites plumes plates moitié roses et blanches ou vapeur et blanches; ces derniers sont très-distingués.

— Pour le théâtre, on fait beaucoup de petits bonnets dont le fond est un roseau de ganses ou de rouleaux de satin, et le devant des rubans de gaze découpés, placés en guirlande et sans être entremêlés d'aucunes blanches.

— Nous avons vu des bottines boutonnées sur le milieu.

— Les personnes qui courent après les modes originales, auront sans doute remarqué quelquefois aux Tuileries un personnage dont le costume paraît d'autant plus singulier, que celui qui le porte a depuis long-tems dépassé l'âge des fantaisies, bien que son teint fleuri et animé dénote encore de la vigueur et de la santé. Ses joues rebondies et toujours rosées sont accompagnées de larges favoris bien peignés et poudrés à frimas; et cependant il ne porte ni queue, ni ailes de pigeon. Son chef est surmonté d'un chapeau dont la forme basse est

compensée par l'extrême largeur des bords. Il est ordinairement vêtu d'une redingote très-courte, fermée sur le devant par des pattes au lieu de boutons, lui serrant la taille, et qui a une sorte de ressemblance avec une jacquette par la multiplicité de petits plis froncés autour des hanches; son gilet n'a rien d'extraordinaire; un pantalon de coutil, rayé bleu et blanc, et des guêtres pareilles complètent son costume; mais ce qui particularise cette dernière partie de son habillement, c'est que le bas du pantalon est bordé d'une manchette de même étoffe, très-bien plissée et de la hauteur d'environ dix-huit lignes. En hiver, son pantalon, de drap, est façonné de la même manière; son linge est toujours fort propre; il marche constamment très-vite, et paraît très-affairé: en somme, l'ensemble de sa personne est plutôt agréable que déplaisant, car il provoque communément l'hilarité. Devinez, aimables lectrices, mettez-vous l'esprit à la torture, ou bien si votre perspicacité ordinaire se trouve en défaut, allez faire un tour de promenade aux Tuileries, avant l'heure de votre diner, et vous pourrez bien y rencontrer l'homme mystérieux dont vous reconnaîtrez le signalement.

oooooooooooo

CHRONIQUE DE MARINO FALIERO.

Nous ne voulons point donner une analyse de l'admirable ouvrage que M. Casimir Delavigne vient de faire représenter au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Nous ne pourrions que présenter une esquisse décolorée de cette composition brillante de force et de génie. Tous nos lecteurs s'empresseront d'aller voir une des cent représentations qui vont se succéder; nous nous bornerons donc à reproduire la narration d'une chronique du tems, qui indique parfaitement le sujet et même la marche du mélodrame-tragédie que le boulevard a eu le bonheur de ravir au théâtre de la rue de Richelieu. Voici le récit de la conspiration de Marino Faliero, selon la chronique de Sanuto. Forcés d'abréger, nous regrettons de ne pouvoir conserver la naïveté un peu verbeuse du vieux texte :

« Riche cavalier, comte de Val di Marino, dans la marche de Trévise, il était ambassadeur à Rome, lorsqu'il fut élu doge. Il se mit en route aussitôt pour Venise; mais, arrivé à St.-Clément, sur le *Bucentaure*, il survint un brouillard si

épais qu'on n'osa lever l'ancre. Le doge et ses gentilshommes se mirent dans des barques, et, longeant la côte, arrivèrent à Venise le 5 octobre 1354; mais, au lieu de prendre terre, comme ils comptaient, à la Riva della Paglia, le brouillard fit qu'ils allèrent donner sur la plage de la place St.-Marc, justement entre les colonnes où se fait l'exécution des criminels; ce qui parut d'un mauvais augure.....

» Le jeudi de la chasse aux taureaux étant venu, cette fête eut lieu selon la coutume. Dans ce tems-là, après la chasse, on se rendait au palais, dans une des salles où le bal était préparé pour les dames. Or, il advint qu'à cette fête Michel Sténo, jeune cavalier, sans fortune, mais spirituel et hardi, qui était amoureux d'une des filles de la dogaresse, se permit, en faisant sa cour aux dames, quelque acte malséant; pourquoi le doge donna l'ordre à ses écuyers de le mettre dehors. Michel, outré de cet affront reçu en présence de sa maîtresse, s'en alla au palais la nuit même, pénétra dans la salle de l'audience, et écrivit sur la chaise du doge ces mots injurieux: *Marino Faliero a une belle femme, mais elle n'est pas pour lui*. On peut juger quel scandale produisit cette légende, quand elle fut aperçue le matin. Les recherches furent si actives, que Sténo découvert fut obligé de s'en confesser l'auteur; mais, en faveur de son âge, le conseil se contenta de le faire détenir quelques mois, et de le bannir pour un an de Venise; indulgence qui parut au doge, jaloux de sa dignité, un nouvel outrage. Car il dit qu'on aurait dû faire pendre l'insolent, ou tout au moins l'avoir banni à perpétuité de la république.

» Le hasard voulut que le lendemain de cette condamnation, un gentilhomme de la maison de Barbaro, prompt et colère de sa nature, vint à l'arsenal demander quelque chose aux patrons des galères, en la présence de l'amiral qui rejeta sa requête. Le bouillant solliciteur s'emporta contre l'amiral, et lui porta au visage un coup d'où le sang jaillit. Ainsi battu et ensanglanté, l'amiral alla se lamenter au doge qui lui dit: « Eh! qu'y puis-je faire? Vois les vilénies qu'on a écrites sur moi-même, vois comment l'auteur en a été puni, et quel cas les Quarante ont fait de notre personne. » Sur quoi l'amiral répondit: « Messire doge, si vous voulez vous rendre le maître, et faire tailler par morceaux ces faquins de gentilshommes, je puis, avec votre secours, vous faire seigneur de cette terre,

et alors vous pourrez les châtier tous à merci. — Comment cela? repartit le doge; » et ils commencèrent, là-dessus, à ourdir leur complot.

» Le doge fit appeler Bertucci Faliero, son neveu, Filippo Calendaro, homme de mer, et Bertucci Israello, ingénieur d'un esprit souple et rusé. Les conjurés se réunirent plusieurs nuits de suite au palais, et il fut arrêté qu'on établirait, dans les divers quartiers de la ville, seize capitaines, chacun desquels aurait sous lui quarante hommes prêts et en armes, sans leur dire à quelle fin; qu'au jour fixé, ils seindraient d'avoir querelle entre eux, et d'exciter du tumulte en divers lieux, pour que le doge eût occasion de faire sonner la grosse cloche de St.-Marc, qui ne peut être mise en branle que par son ordre; qu'à ce signal, les capitaines accourraient avec leurs hommes par les rues qui débouchent sur la grande place, et qu'ainsi les nobles et les premiers de la ville, à mesure qu'ils arriveraient sur la place pour connaître la cause du bruit, seraient mis au fil de l'épée; après quoi le doge Marino Faliero serait proclamé seigneur de Venise. Le jour fut fixé au mercredi 15 avril 1355. Mais un incident vint déjouer toutes ces mesures.

» Parmi les seize capitaines de quartier, il s'en trouva un, nommé Bertram de Bergamo, qui, pour sauver la vie au patricien Lioni, dont il était le client, et l'empêcher de sortir de chez lui le 15 avril, ne put faire moins que de lui dévoiler le plan de la conjuration: Lioni fit mettre le révélateur en lieu sûr, puis courut informer du tout plusieurs nobles vénitiens. Le grand Conseil, les Avogadors et le conseil des Dix furent convoqués dans la sacristie du couvent de San Salvatore, et résolurent, sur les nouvelles déclarations de Bertram, d'envoyer saisir dans leurs maisons les chefs des conspirateurs. De là ils se rendirent au palais vers le soir, firent fermer les portes, et envoyèrent défense aux gardiens de la tour de sonner la grosse cloche. Bientôt arrivèrent, sous escorte, les chefs de la conjuration, qui venaient d'être arrêtés sans coup férir.

» Le reste de la nuit se passa à élire une junte consultative de vingt nobles vénitiens, que dans une affaire si grave, où figurait le doge lui-même, il parut nécessaire d'adjoindre au conseil des Dix. Par sentence de ce conseil, Filippo Calendaro et Bertucci Israello, condamnés comme traîtres, furent pen-

du avec des baillons dans la bouche , aux colonnes rouges du balcon du palais où le doge se place pour voir la chasse aux taureaux. D'autres furent aussi pendus deux à deux , un à un , aux colonnes suivantes du côté du canal , et quelques-uns relâchés. Quant au doge , lorsqu'il fut mandé devant le conseil , il était dans le palais , allant et venant avec sa suite ordinaire de gentilshommes et d'hommes d'armes , sans rien savoir de ce qui se passait. Condamné le vendredi 16 avril , à avoir la tête tranchée sur la plate-forme de l'escalier du Géant où les doges ont coutume de prêter serment , il fut décapité le lendemain à neuf heures du matin. On lui ôta sa toque de doge avant qu'il montât l'escalier. Après cette exécution , on prétend qu'un chef des Dix descendit du péristyle du palais sur la place , et montrant à la foule la hache teinte de sang , dit : Justice a été faite du traître ! et que tout-à-coup la porte s'ouvrant , des flots de peuple inondèrent la cour pour voir le doge dont la tête gissait séparée du tronc.

» Il fut enterré dans l'église de SS. Jean et Paul. Sa tombe est aujourd'hui au milieu de la nef de la petite église de Santa Maria della Pace. Son buste ne fut point placé dans la salle du grand conseil , mais à sa place restée vide entre les doges , on lit ces mots : *C'est ici que devait être Marino Faliero , décapité pour ses crimes !* »

Suivant une autre chronique , Marino Faliero était podestat et capitaine à Trévise , lorsqu'un jour qu'il devait s'y faire une procession , l'évêque tarda un peu trop à apporter le corps de Notre Seigneur ; dont il prit à l'arrogant Faliero une telle impatience , qu'il donna à l'évêque un soufflet qui le renversa par terre. C'est pourquoi , remarque le chroniqueur , Dieu permit que Faliero perdit l'entendement , et fit la méchante fin qu'on vient de raconter.

oooooooooooo

MÉLANGES.

Le Français né malin créa le vaudeville.

Ceci pouvait être vrai au tems de Boileau , mais certes on ne s'en douterait guère de nos jours. Au XIX^e siècle , le Français , plus sombre qu'un Anglais , plus sentimental qu'un Allemand , ne demande plus qu'à frémir et à pleurer ; il ne lui faut plus que du pur mélodrame. Pendant que Melpomène

se voit ainsi, pour captiver le public, contrainte à ne plus ourdir de complots, qu'avec accompagnement de musique, on ne se permet plus de chanter qu'en conspirant au Gymnase et au Vaudeville. Par une conséquence de ce principe, le même jour ces deux scènes se sont vues envahies par deux mélodrames en bonne règle : *la Bohémienne*, ou *l'Amérique en 1775*, au GYMNASE; *l'Espionne*, épisode de 1808, au VAUDEVILLE.

Les deux pièces sont empruntées à un ouvrage très-remarquable : *les Espagnols en Danemarck*, qu'un homme de talent publia, il a quelques années, sous le nom de la prétendue comédienne *Clara Gazul*: craignant de se voir devancées l'une par l'autre, il en est résulté une négociation dramatique entre les puissances intéressées, et il a été convenu qu'aucune des deux pièces n'aurait la priorité, et que leurs singulières héroïnes feraient en même tems leur entrée dans le monde.

Au GYMNASE, l'ouvrage de MM. Scribe et Mélesville offrant tour à tour du mérite et des défauts, a été accueilli tour à tour avec une faveur marquée ou une approbation assez prononcée. Les noms des auteurs n'ont pas été proclamés sans de fâcheuses réclamations. De nombreuses suppressions sont à faire, surtout dans le dernier acte, qui a paru beaucoup trop long. M^{lle} Léontine-Fay, décidément vouée au drame, a excité une vive sensation dans plusieurs scènes du rôle de la bohémienne.

Au VAUDEVILLE, le succès n'a point été douteux, quoique les auteurs eussent peut-être pu tirer encore un meilleur parti des emprunts qu'ils ont faits à l'ouvrage original, qu'ils ont imité plus franchement que leurs rivaux du Gymnase. Des applaudissemens sans mélange ont ici accueilli les noms de MM. Achille Dartois et Dupeuty.

— VARIÉTÉS. *La Grisette mariée* ne paraît pas devoir faire une longue alliance avec le public; il a trouvé que le tableau qu'on lui donnait manquait de vérité, et que les détails ne rachetaient pas ce que l'ensemble offrait d'inconvenance et de mauvais goût.

Quelques spectateurs très-bienveillans ou trop curieux ont voulu connaître les auteurs; mais ces derniers se sont prudemment cachés sous le nom d'Armand.

ANNONCES.

— LES MÉTAMORPHOSES DE LA CHEVELURE, ou moyens hygiéniques de se préserver des cheveux blancs et de se délivrer des cheveux roux, suivies d'un aperçu sur la calvitie, par M. VILLARET, coiffeur de LL. MM. le Roi et la Reine de Bavière, S. A. R. Madame la Grande Duchesse de Bade et de leurs cours; auteur du *Coiffeur de la cour et de la ville*, et de *l'Art de se coiffer soi-même*. Prix: 2 f. et 2 f. 30 c. franco. Se trouve chez l'auteur, galerie Delorme, n° 25.

— FRIDOLIN, huit dessins de *Retzsch*, avec une traduction littérale, et vers par vers, de la ballade de Schiller, intitulée: *Fridolin oder der gang nach dem eisenhammer*, par Mme ÉLISE VOÏART, auteur des *Six Amours*. 1 Vol. in-16, pap. vélin, 1 fr. 50 c.

— LE JARDINIER DES FENÊTRES, des appartemens et des petits jardins. *Seconde édition*, revue et augmentée. 1 Vol. in-18, avec pl. grav. 2 fr. et 2 fr. 50 c. franco.

— LES PERROQUETS, leur éducation physique et morale, l'art de les nourrir et de guérir leurs maladies; par un ancien oisicteur. 1 vol. 1 franc.

— LA CUISINIÈRE DE LA CAMPAGNE et de la Ville, ou la NOUVELLE CUISINE ÉCONOMIQUE, précédée d'instructions sur la Dissection des viandes à table, et suivie de recettes précieuses pour l'économie domestique, et d'un Traité sur les soins à donner aux caves et aux vins. *Dédiée aux bonnes ménagères*, par M. L. E. A. Avec neuf planches gravées, dont une coloriée. Huitième édition, corrigée et augmentée. 1 vol. in-12, 3 fr., et 4 fr. par la poste.

A Paris, chez Audot, rue des Maçons-Sorbonne, n° 11, et chez Dondey-Dupré, rue Richelieu, n° 47 bis.

MUSIQUE. — Publications nouvelles de LAUNER, boulevard Montmartre, n° 14.

VARIATIONS BRILLANTES pour piano à quatre mains, sur un air italien, par Albert Sowinski, op. 12, prix 7 fr. 50 c. DUO pour piano et violon, sur la Cavatine d'*Othello*, dédié à Mme Malibran, par Albert Sowinski et F. Hauman, op. 13, prix 7 fr. 50 c.

ARSENAL DE VÉNUS. — EAUX dans lesquelles il suffit de tremper le peigne pour teindre les Cheveux de toutes nuances; POMMADE qui les fait réellement pousser en peu de jours; EAU garantie pour faire tomber les poils en dix minutes, sans inconvénients; CRÈME qui efface les rousseurs et blanchit, à l'instant même, la peau la plus brune; CRÈME de Perse qui enlève le hâle et les gerçures; EAU des Sultanes qui rafraîchit le teint et lui donne un coloris vif et naturel; PÂTE qui blanchit et adoucit les mains à la minute; EAU qui blanchit les dents et détruit de suite la mauvaise haleine, même après avoir fumé. Prix: 6 fr. chaque article. On essaie avant d'acheter. Le dépôt est chez Mme EUGÈNE, rue du Bac, au 2^e, n° 13, près le Pont-Royal.

A ce Numéro est jointe la planche 643.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.